



## Rencontres

Conseil économique,  
social et environnemental  
Mardi 3 décembre 2013

### « Lien social, bien social ? »

Rencontres à l'occasion des 40 ans de Corot Entraide  
Sous le haut patronage de M. Jean-Paul Delevoye

#### **Conclusion - Intervention de M. Jean-Paul DELEVOYE**

Président du Conseil économique, social et environnemental

« Cher Président d'Hérouville, chère association,

Je souhaite vous dire, combien nous sommes heureux de vous recevoir et, en particulier, pour ce sujet. J'ai repris un certain nombre de vos propos et je voudrais dire à quel point nous devons être aujourd'hui attentifs. Il y a une crise économique, sociale, environnementale mais, selon mon analyse, nous sommes plutôt en métamorphose. En effet, lorsque nous sortirons de la crise, la société n'aura plus rien à voir avec celle que nous connaissons aujourd'hui.

Il y aura toujours cette certitude qu'aucun système économique, aucun système politique ne peut se construire sur la désespérance des hommes. En tant que médiateur de la République, j'avais parlé du burn-out de la société française qui était pour moi un stress individuel, je suis très frappé car nous sommes actuellement en train d'évoluer vers une inquiétude collective. Nous voyons cette double alimentation d'une classe moyenne qui a peur du déclassement, d'une jeunesse qui craint d'avoir un avenir bouché et d'une cruelle réalité qui est en train de nous interpellé, qui fait que tous les mythes de la République auxquels nous avons tous cru, les uns et les autres, sont en train de s'effondrer. Qui croit encore aujourd'hui à la mixité sociale ? C'est dans les mêmes quartiers que les taux d'échecs scolaires sont les plus élevés, les revenus les plus bas, etc. Le mythe de l'égalité fait, qu'en réalité, l'école est plus une mécanique pour exclure ceux qui ne font pas partie des élites. Notre système économique est en train de remettre la question du travail au cœur de la société puisque le travail n'est pas offert pour tous. Sans y prendre garde, nous sommes en train d'alimenter des systèmes alternatifs d'économies parallèles, qui apportent des espérances que la République n'offre pas. Nous sommes donc ici, très attentifs à votre action, parce que je m'interroge sur les limites au-delà desquelles notre société connaîtra des ruptures quasi irréversibles.

Un ami marocain m'avait dit : « Tu vois, chez nous on a beaucoup de pauvreté mais on a pas beaucoup de misère tandis que chez toi, tu as beaucoup de pauvreté et tu as beaucoup de misère, parce que chez nous quand quelqu'un est pauvre et qu'il pousse la porte, quelqu'un lui tend la main. Chez vous, c'est plus dur d'être pauvre dans un pays riche, et c'est plus dur d'exister lorsque plus personne ne vous regarde ». J'étais très attentif à cela parce que nous sommes en train de connaître des réflexes qui peuvent être suicidaires pour notre pacte collectif : plus il faut

penser monde, plus on pense village ; plus il faut penser moyen terme, plus on pense court terme ; plus il faut penser l'autre, plus on pense chacun pour soi. Lorsque l'on a peur de ne pas avoir assez pour soi, au lieu d'imaginer un partage collectif qui peut vous assurer une stabilité, on a tendance à se replier sur un égoïsme, qui est l'attitude du naufragé qui frappe sur son sauveteur. Quand j'étais président des Maires de France, en analysant les termes de la campagne présidentielle, j'avais dénoncé la notion du racisme social. En six ans, on a basculé du thème de la fracture sociale à celui de la sécurité. A l'époque, j'avais dit que nous étions en train de changer de société. D'une société dans laquelle chacun se sent responsable de la distance avec l'autre et de la réduction de la fracture avec l'autre, je suis passé dans une société où je demande au nom de la sécurité de me protéger de l'autre.

Nous n'avons pas été suffisamment attentifs à cette évolution, selon laquelle la mondialisation faisait disparaître les frontières et aggravait la hauteur des murs derrière lesquels chacun se sentait isolé. **Le 21<sup>ème</sup> siècle est le siècle de la mobilité et le siècle de l'isolement.**

Je crois que le 20<sup>ème</sup> siècle était le siècle de la différence des races ; je suis très prudent, il n'y a pas différentes races humaines, il n'y a qu'une race humaine mais si on regarde les croyances des peuples depuis le 18<sup>ème</sup>, 19<sup>ème</sup> siècle, thèse de Gobineau etc, il y avait à l'époque, dans le 20<sup>ème</sup> siècle, la perception de races supérieures, de races inférieures et on classait les hommes en fonction de ça ; cela nourrit le nationalisme. Ce que je vois apparaître, au 21<sup>ème</sup> siècle, c'est la différence des religions et la différence des identités socio-spatiales : tu es de tel quartier plutôt que de tel autre, on juge quelqu'un en fonction de son handicap, de sa différence, en écrasant l'individu par sa différence. **La lutte des identités est en train de remplacer la lutte des classes.** Et c'est quelque chose qui peut être éminemment dangereux qui va nourrir le populisme.

Autre constat, c'est que je pense que nous sommes passés durablement, dans une croissance faible d'1 ou 1,5%. **A ce niveau de croissance, nous serons obligés de passer d'une société de l'acquisition à une société du partage.** Nous serons obligés de réfléchir à la société de la performance qui doit évoluer vers la société de l'épanouissement ; comment avec moins de biens matériels, pouvons-nous être plus heureux ? **Nous devons surtout passer de la société du bien à la société du lien,** ce qui est le cœur de votre réflexion. C'est pourquoi, au delà d'un choc de compétitivité, notre pays a besoin d'un choc culturel ; j'ai beaucoup apprécié la réflexion que vous avez sur le travailleur social. La France est un pays de normes dans lequel on classe les gens, vous êtes dans la norme, vous êtes hors norme et au nom de cette exigence cartésienne de mettre les gens en équation : vous avez tel niveau de revenus, vous avez...etc... On a tendance à soulager nos consciences parce que, quand on exclut, on compense l'exclusion par une aide compensatrice. Le travailleur social a tendance à considérer qu'il gère un dossier et non pas une personne. Nous allons devoir être très attentif, c'est pour ça que le rôle politique que vous jouez (et vous le savez) est extrêmement important. **Notre société, sur le plan collectif, fonctionne autour de trois très grands sentiments : les espérances, les peurs et les humiliations.**

Nous sommes dans une période où les espérances collectives ont disparu, l'espérance communiste avec la chute du mur de Berlin, l'espérance libérale avec la chute de Lehman Brothers ; le capitalisme a perdu son meilleur adversaire qui était le communisme et, aujourd'hui, a renvoyé tous ses maîtres, en étant aux mains des logiciens. Fait tout à fait préoccupant, cela se double de la fragilité des croyances religieuses. Elles sont soit instrumentalisées par les intégristes pour rejeter l'autre, soit elles reculent sous l'avancée des sciences. Et surtout, ce qui est beaucoup plus grave, les espérances politiques apparaissent plus aujourd'hui comme des

stratégies de conquêtes de pouvoir, qu'un pouvoir au service d'un projet de société. Quand il n'y a plus de croyances collectives - qu'il s'agisse d'une entreprise, d'une ville, vous êtes prisonnier de celles et ceux qui vont exploiter vos peurs ou qui vont gérer vos humiliations. Si la révolte des classes moyennes peut être dirigée parce qu'il y a une espérance alternative, la révolte des affamés et des humiliés, qui est nourrie par la désespérance est, elle, non maitrisable. Lorsqu'on est aspiré dans la spirale de l'échec social et de l'exclusion, on n'y est pas suffisamment attentif. Nous sommes dans un moment où les politiques doivent s'interroger : quand on est à Bac +7 payé au Smic, quand on perd son emploi à 40 ans sans alternative et quand on met en place des mécaniques qui font qu'on se retrouve dans la spirale d'un travailleur pauvre (les dossiers de surendettement explosent chez les retraités et les jeunes), la question qui se pose aujourd'hui n'est pas celle de la maîtrise budgétaire mais une question de fond : on a apaisé les marchés, est ce qu'on a apaisé les peuples ?

**Il faut que nous nous reposions la question du rôle que peut avoir le travail dans la socialisation ; si le travail économique n'est pas pour tous, est ce qu'on peut réfléchir à une activité pour tous ?**

Si on respecte les normes et que les normes ont pour but de rendre inaccessible l'accès au logement, (on continue à faire des maisons de retraite à 2 200 € en respectant les normes, quand le niveau moyen des retraites est à 800 €...) est ce qu'il vaut mieux respecter les normes ou les individus ? Lorsqu'on a la problématique du logement ou en contrepartie d'une activité- je me souviens des communautés d'Emmaüs, où on avait le vivre et le couvert en contrepartie d'un travail- mais aujourd'hui, tout le travail doit être taxé, calibré, légiféré au nom de la concurrence. Tous ces débats politiques méritent d'être posés et ils peuvent l'être par des hommes et des femmes comme vous qui êtes au cœur des souffrances sociales et de la disparition de la dignité des hommes. J'ai beaucoup aimé votre regard sur la dignité des hommes ; **on ne peut imaginer, un seul instant, d'avoir un système qui concilie le futur, le progrès, en développant des hommes et des femmes qui, par ce système, sont voués à ne plus être dignes.**

Qu'il s'agisse du problème des enfants ou de celui des adultes et, au delà du bénévolat et des permanents, vous n'imaginez pas le rôle extrêmement important que vous pouvez jouer dans l'accompagnement d'une personne à surmonter une difficulté. Nous risquons de nourrir des violences non maitrisables si jamais nous laissons passer l'étape d'une souffrance, telle que l'humiliation, telle que le système qui y a mis cette personne ne l'enferme que dans deux hypothèses : se détruire ou détruire le système. Si nous acceptons la mise en place des systèmes d'exclusion, comment faire en sorte que la personne puisse rebondir, ne pas être juste en attente d'une aide mais être acteur de son propre destin en étant responsable ? - D'où par exemple, la notion du refus de la gratuité, parce que nous avons besoin de trouver les ressorts de responsabilisation qui sont les derniers remparts avant la perte totale de la dignité.

Je crois que, dans votre association, quand vous mettez l'accent sur la nécessité de l'accompagnement, c'est une culture nouvelle pour un travailleur social ; il va falloir aussi que nous interrogeons les responsables administratifs qui demandent souvent à leurs travailleurs sociaux de respecter les procédures plus que les hommes et les femmes dont ils ont la charge, parce que la peur du procès n'est pas le commencement de la sagesse. On souhaite, dans les services administratifs, éviter tout contentieux, tout problème. Or gérer l'humain est imprévisible. C'est, au contraire, des choses sur lesquelles il faut avoir de la réactivité, de l'empathie et donc je suis très heureux que vous ayez tenu ce colloque ici. Je souhaite qu'on puisse en tirer un certain

nombre de conséquences, de leçons. Nous avons, nous aussi, rendu un avis sur l'économie sociale et solidaire, non pas comme projet alternatif à l'économie classique mais parce qu'on estime qu'une société ne peut tenir debout, ne peut construire des espérances collectives qu'à la condition de ne pas détruire les espérances individuelles.

Dans l'économie nouvelle qui est en train d'apparaître, chaque individu prend toute sa place, par l'accès au monde, par l'accès à toute l'information grâce à internet, par l'inversion du collectif à l'individu. Si avant, le collectif protégeait l'individu, c'est maintenant la force de l'individu et l'addition de ces forces qui vont créer la force du collectif.

On voit bien que notre changement culturel français est plus nécessaire que jamais, parce que **tout notre système éducatif, notre système de management, notre système administratif mettent nos concitoyens devant leur situation d'échecs et jamais devant leurs potentialités.** Si t'échoues à l'école, t'es nul, si t'as perdu ta femme t'es nul, si t'as déposé le bilan t'es nul, si t'as pas de Rolex, t'es nul...et l'on voit bien que cette perception, fait que la douleur la plus cruelle à supporter, me disait Xavier Emmanuelli, n'est pas lorsque vous êtes sur le trottoir et qu'il n'y a pas un euro dans votre poche, c'est que plus personne ne vous regarde : c'est à dire que vous n'existez plus... Or cette inversion, c'est que **tout notre système pose aujourd'hui la quête d'identité et la mésestime de soi ; c'est extrêmement révélateur dans l'ensemble de la société française. Et c'est quelque chose qu'il nous faut combattre** car lorsqu'on voit quelqu'un sur le trottoir, très souvent, cet échec est insupportable à celles et ceux qui ne veulent pas le voir et qui ne veulent pas admettre que, quelque part, ils sont un peu complices de cet échec, de l'exclusion.

Je terminerai sur ce que vous avez indiqué, « il n'y a pas de petites choses » : l'éthique. Nous devons être attentif aujourd'hui, au fait que l'acceptation de la douleur du quotidien a considérablement diminuée ; nos parents, nos grands-parents qui avaient vécu à la dure, avaient une capacité de rebondissement, une capacité à résister aux épreuves de la vie assez considérable car il y avait la promesse de l'au-delà : si t'es un type bien, tu iras au paradis, ou la promesse d'une amélioration matérielle : si tu bosses bien, tu pourras avoir ta maison, ta voiture... Aujourd'hui, il n'y a plus de plus-value spirituelle, il y a davantage de plus-value matérielle et nos jeunes adultes ont été élevés un peu dans le cocooning ; nous voyons bien qu'aujourd'hui, face à la douleur du quotidien, la résistance à cette souffrance s'est complètement atténuée... Ce qui fait que, **sans que nous y prenions garde, par l'absence de regard, par un mot, par un geste, on ajoute une souffrance à une souffrance et c'est quelque chose qui est tout à fait important ; comment aider nos concitoyens à changer le regard sur la différence ?**

La France va devoir faire des inversions considérables. La France est diverse, elle cultive son unité au nom de l'uniformité : erreur tragique, la France veut au nom de cette uniformité, rejeter la différence, or **quand on stigmatise la différence, on écrase l'individu ; quand on valorise la différence, on transcende l'individu.** Et vous, par vos actions, vous gommez la différence entre ce qui est pauvre et ce qui est riche et vous transcendez l'individu car vous lui permettez, ce que disait Malraux d'ailleurs "il y a quelque chose de pire pour un individu c'est de mourir un jour sans connaître les richesses qu'il portait en lui même". Or vous êtes des révélateurs de cette richesse et Céline disait d'ailleurs dans une phrase célèbre "il n'a plus assez de musique dans sa tête pour faire danser sa vie". Vous remettez de la musique dans les têtes... Donc, quand je dis aux maires, vous étiez des faiseurs de rois, puis des constructeurs de route, **aujourd'hui il faut que vous fassiez des faiseurs d'espérances individuelles en recréant des liens ; la résilience**

**de notre société française** qui a fini par croire que la splendeur de son passé n'allait pas garantir la splendeur de son avenir, **passé de la cohésion sociale à la vitalité sociale, à la solidarité de proximité**. Et donc on voit qu'au niveau des collectivités locales, **il va falloir développer cette solidarité de proximité et offrir aux autres, une des denrées les plus rares**, qui est galvaudée dans notre société de la consommation et de l'image, c'est la notion du Temps. Le temps qu'on peut consacrer à soi, le temps qu'on peut consacrer à l'autre : **le temps d'écoute**. Un des drames de notre société, c'est qu'avec les réseaux internet, on se parle de plus en plus et on s'écoute de moins en moins. Quand vous êtes dans une situation de précarité où plus personne ne vous regarde, plus personne non plus ne vous écoute or s'il n'y a pas d'écoute, il n'y a pas d'empathie et s'il n'y a pas d'empathie, il n'y a pas de capacité d'accompagner quelqu'un pour surmonter les difficultés.

Je crois que très naturellement, dans votre réseau associatif, sans peut-être d'ailleurs le percevoir, vous avez cette valeur, cette pépite, qui consiste à vous enrichir par la différence, ce qui est l'enjeu politique n°1 de notre société dite avancée. Nous allons avoir besoin de 50 millions de population étrangère d'ici 2050 en Europe. Aucun pays en Europe n'est capable de parler d'immigration, d'intégration, d'identité. Or on ne peut partager avec l'autre que lorsqu'on a une identité forte, que l'on sait qui l'on est ; on peut, à ce moment là, savoir ce qu'on peut concéder à l'autre et ce qu'on peut lui demander sans perdre sa dignité.

Je trouve que vous êtes probablement au retour de ce que nous n'aurions jamais dû quitter ; le bonheur se lit dans le regard des autres et nous sommes dans une société qui cultive le narcissisme. Une étude américaine, sur 25 années d'université américaine, observe + 30% de narcissistes, de gens qui se regardent eux mêmes. Nous avons besoin aujourd'hui de nous appuyer sur vous, **l'enjeu du bien et du lien est un enjeu de socialisation et de stabilité de notre société**, majeur, majeur, sinon, quand il n'y a plus d'espérance, on va chercher ailleurs les espérances qu'on a pas, la scientologie, les sectes ou éventuellement, la violence pour détruire le système qui vous a mis dans cette situation d'humiliation. Il n'y a pas qu'un enjeu de générosité, et Dieu sait s'il faut vous saluer, il n'y a pas qu'un enjeu de morale, même si là aussi on doit vous saluer, il y a un enjeu tout simplement de retrouver l'instinct collectif qui est le nôtre. Nous sommes faits pour être collectifs, nous ne sommes pas faits pour être solitaires. **Etre collectifs n'est pas écraser l'autre pour être au-dessus : c'est être au cœur**. Je trouve que c'est vous qui représentez la vraie richesse d'un pays ; ce n'est pas l'accumulation des richesses. C'est la capacité de montrer des tendresses pour celles et ceux qui sont exclus, qui peut permettre de rebondir. **Quand vous posez la question de la performance et de la solidarité, comment accepter que nous perdions des joueurs talentueux, qui peuvent connaître à certains moments de leurs vies des échecs qui les écartent de la compétition alors que si vous les écoutez, si vous comprenez, vous pouvez éventuellement les remettre en selle et ils peuvent redevenir de formidables compétiteurs, parce que c'est dans l'épreuve que nous sommes enrichis de voir la différence entre ce qui est essentiel et ce qui est superficiel**.

Je trouve que vous avez à vous exprimer, non pas pour donner des leçons mais pour interpeller ceux qui sont des décideurs. Réussir la performance d'un pays n'est pas d'augmenter son PIB mais de pouvoir concilier la performance économique et la performance sociale, ce que nous constatons, depuis quelques années, un peu en distance et en rupture. Tous mes vœux d'encouragements, tous mes besoins d'enrichissements à votre contact pour pouvoir tirer profit de votre expérience, de vos analyses, faire aussi en sorte que le système très centralisateur qui est le

nôtre, puisse imaginer, sous une forme ou sous une autre, pouvoir passer des contractualisations avec des associations pour tenter des innovations, tout en imposant un contrôle budgétaire. Personne ne conteste l'idée que la dépense publique doit être aujourd'hui encadrée mais, peut être, faut-il imaginer d'autres chemins que seule l'association peut adopter.

J'ai en mémoire une expérience parisienne concernant des enfants placés en main de justice qui sont pris en charge par le Conseil Général. On s'est rendu compte, quelques années après, quand ils rentraient à l'école maternelle ou à l'école primaire, que 75% de ces enfants exprimaient des faits de violences très durs à l'égard de l'autorité scolaire généralement représentée par une femme. Une association a accepté le défi redoutable, qu'au lieu d'accepter que l'enfant soit mis au Conseil Général, d'accompagner le papa et la maman, de maintenir la parentèle autour de l'enfant y compris avec un papa drogué, une maman prostituée, enfin vous imaginez toutes les difficultés... Le maintien dans ce lieu d'affectif et de considération, fait qu'on a diminué de plus de 50% les faits de violence chez l'enfant, tout simplement parce que quelques soient les défauts de celles et ceux qui l'avaient mis au monde, il y avait un regard de tendresse, un regard de respect, un regard d'affection.

Je crois que notre monde aujourd'hui a besoin plus que jamais de cette tendresse, de cette affection, de ce regard porté sur soi qui permet d'avoir la capacité de renouveler la confiance en soi pour, peut-être la communiquer aux autres.

Je vous remercie de votre attention ».